

La banlieue chavirée

Le ciel de Bay City de Catherine Mavrikakis. Hélotrope, 291 p.

Mathieu Arsenault

Numéro 229, novembre–décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arsenault, M. (2009). Compte rendu de [La banlieue chavirée / *Le ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis. Hélotrope, 291 p.] *Spirale*, (229), 45–46.

En tant qu'espace romanesque, télévisuel ou cinématographique, la banlieue possède son lot de lieux communs : l'hyperconsommation, l'ennui, le conformisme et, pour ses habitants qui arrivent à se doter d'une conscience d'eux-mêmes, la nécessaire et secrète aspiration d'y échapper. La banlieue représente généralement, dans notre culture de Nord-Américains, cet espace-temps paradoxal partagé par une majorité démographique, mais pourtant universellement rejeté par notre imaginaire comme lieu où les récits viennent mourir dans le confort banal et lisse du quotidien. C'est sur cet espace que s'ouvre *Le ciel de Bay City*, mais Catherine Mavrikakis aura tôt fait de le faire basculer sur lui-même, retournant non seulement son ciel mais sa terre aussi, trouvant la mort, les horreurs de l'histoire et le refoulement partout, tant et si bien qu'à la fin, la réalité même de cette banlieue aliénante que nous décrivons tant de récits apparaîtra comme une curiosité improbable et on s'étonnera, en refermant le livre, qu'elle n'ait pas été emportée par ce flux de mort qui la pénètre violemment de tous côtés. Car la mort, dans *Le ciel de Bay City* est si omniprésente qu'il ne suffirait pas d'en dresser une liste des représentations pour comprendre de quoi il est ici question. Nous devons voir plus loin et tenter d'en dresser une cartographie.

La terre objective

On croit au départ que *Le ciel de Bay City* sera le récit d'une adolescence banale de petite révoltée de banlieue qui baise sans passion dans les voitures des garçons qui l'indiffèrent pour fuir ce foyer familial qu'elle ne peut se résoudre à aimer. Cela se passe en 1979, Amy, la narratrice n'a pas encore 18 ans. Sans père, elle a été élevée par sa mère, plutôt effacée, et sa tante, dominatrice et névrosée. Mais cette banalité cache en fait une histoire de plus en plus difficile à refouler pour Amy, celle des camps d'extermination et de ces deux sœurs forcées à oublier jusqu'à leur culture et leur identité juive pour ne pas finir dans les camps d'extermination. Au soir des 18 ans d'Amy, la maison s'embrasera et la famille périra, sauf Amy qui entrera dans une errance perpétuelle à travers laquelle elle cherchera à comprendre ce qu'il est arrivé à tous ces morts, présents et passés.

Parce qu'à Bay City, la terre n'accepte pas les morts. « *La terre et le territoire nous sont étrangers.* » Elle n'a aucune histoire, aucune mémoire. C'est pourquoi les morts restent parfois en surface, comme ce chien des voisins Hendershot qu'on a tué d'une balle parce qu'il gémissait et qui demeure, comme oublié, sous les fenêtres de la chambre d'Amy. D'autres fois, le cimetière les laisse sortir et ils reviennent hanter les vivants, comme la sœur mort-née d'Amy dont le visage informe et putréfié apparaît dans ses rêves parce que sa mère n'a jamais su en faire le deuil et accorder sa pleine existence à Amy.

Mais c'est dans ce qu'Amy appelle le *basement*, le sous-sol de la maison familiale, que la présence des morts devient la plus incontournable. Le sous-sol de bungalow est en soi un espace riche et fascinant : les étrangers sont rarement invités jusqu'à ses confins,

La banlieue chavirée

PAR MATHIEU ARSENAULT

LE CIEL DE BAY CITY de Catherine Mavrikakis

Héliotrope, 291 p.

où la famille y dépose pêle-mêle un fouilli d'objets et de souvenirs inutiles et parfois malsains. Dans *Le ciel de Bay City*, le *basement* devient, par extension, ce lieu impossible du caveau où les vivants peuvent à leur guise descendre sous terre visiter le souvenir des morts qui ne trouvent leur place nulle part et qui apparaissent sous la forme de deux figures beckettiennes qu'Amy découvre par hasard dans le cagibi familial, un couple de vieux en haillons que sa tante cache apparemment au monde depuis des années. Effrayée qu'Amy ait découvert son secret, sa tante lui dit que ces deux vieux sont ses parents, dont les corps ont pourtant été brûlés dans les fours d'Auschwitz. Rien dans le récit ne nous permettra de résoudre cette contradiction, à partir de laquelle tout le réalisme du roman bascule dans un imaginaire plus efficace pour dire le réel que toute tentative narrative qui se serait raccrochée au réalisme balzacien pour décrire cette Amérique vide de sens.

Parce que même si cette terre est, d'un point de vue objectif, le sol sur lequel on marche, en réalité sa consistance ne tient pas, car nous vivons dans l'imaginaire d'un langage qui la ressasse, la retourne et déterre tout ce qu'on avait souhaité enterrer. Une fois le visible labouré de la sorte, le réalisme romanesque traditionnel devient impossible. Ce couple de grands-parents sans âge existe en même temps qu'il ne peut exister, et pourtant cette aporie ne les empêche pas d'être absolument présents, de ne pas être autre chose que cette présence inéluctable et prégnante d'une histoire familiale déchirée par la Shoah dont le deuil est impossible. De la même manière, l'événement autour duquel pivote le roman, l'incendie de la maison familiale, dans laquelle meurent mère, frère, oncle, tante, cousin et chien, ne possède aucune cause objective. Il est soit allumé par Amy, aidée de ses grands-parents, soit causé par un hasard improbable impliquant les braises d'un barbecue emportées par le vent. Mais *Le ciel de Bay City* n'est pas un roman policier, le mystère est impossible à élucider, car aucune explication ne peut être tenue pour valable dans la logique du récit : seule Amy a pu incendier cette maison, en même temps que toutes les instances extérieures, la police, les pompiers et les enquêteurs refusent cette explication. Criminelle absolue, matricide et fratricide, on ne lui laisse pourtant pas la possibilité d'expier sa faute. C'est pour cette raison qu'elle entre alors dans l'errance toute américaine du deuil impossible, dans cet entre-deux imaginaire où la mémoire s'accumule, et acquiert une présence irréductible à toute réalité et pourtant plus réelle que tout le visible, une présence à partir de laquelle le visible se renverse, perd de sa consistance. Le visible est une illusion, la vérité objective est une illusion, la banlieue, le quotidien, la normalité

sont des illusions. Seuls l'imaginaire et les refoulements de l'histoire sont tangibles. Cette perspective sur le visible répond parfaitement aux installations de Tim Noble et Sue Webster, à ces ombres hyperréalistes qui sont en fait créées par la silhouette de tas de déchets incongrus. L'ombre laisse croire à un monde propre et organisé quand elle n'est en réalité que le substrat d'une pile d'objets obsolètes et insensés, autrement insignifiants parce que inutiles.

Le ciel contre l'air

Alors que la terre les refusait, à Bay City, l'air est surchargé des victimes de l'humanité. « *De Bay City, je me rappelle la couleur mauve saumâtre* », dit l'incipit. Le mauve du ciel est causé par toutes les impuretés du monde qui s'y trouvent en suspension. Bay City baigne dans les particules des usines de Flint et de Dearborn, Michigan, où sont construites en séries les maisons préfabriquées comme les voitures mais, encore une fois par extension métonymique, ces particules englobent tout ce qui brûle, de la fumée du brasier familial à celle des cheminées d'Auschwitz. Cette atmosphère est celle de tous ces deuils impossibles, de ce bûcher que fut l'histoire des guerres et des massacres au vingtième siècle et que, depuis ce château-fort qu'est l'Amérique, nous ne pouvons qu'observer de loin, humant son odeur âcre en nous laissant englober par sa fumée sans jamais pouvoir ni l'attraper ni la retenir.

L'air de Bay City se gonfle indéfectiblement de cette histoire qui ne se perçoit qu'en traces, qu'en millièmes de pourcentage de cette suie irrespirable qui pénètre inconsciemment les bronches de ces banlieusards pourtant tellement obsédés par la propreté. La tante d'Amy, conforme à l'image hystérique de la ménagère moderne que nous montrent les publicités de produits antibactériens, abhorre la saleté. Cette saleté recoupe métaphoriquement tout le refoulement de sa propre histoire, ses souvenirs de la Deuxième Guerre mondiale comme la culture juive qu'elle a dû abandonner pour éviter la déportation. Elle se voudrait immaculée. Souriante et sans histoire au soir du 4 juillet, elle reçoit la petite-bourgeoisie de la ville pour un goûter insipide de *jello* et de guimauve.

Cette obsession pour la propreté revêt quelque chose de métaphysique et renvoie aux « *microbes de dieu* » dans la conclusion de *Pour en finir avec le jugement de dieu*, dans lequel Artaud affirme que déferle sur le monde, depuis l'Amérique, une obsession pour l'invisible scientifique, mais que loin d'être rationnelle, cette science de l'infiniment petit, des microbes et des maladies n'est rien d'autre que le retour de dieu. Mais alors qu'Artaud relie dieu à la « sexualité malade » de

l'homme, dans le texte de Catherine Mavrikakis cette obsession de l'invisible associe Dieu et histoire, la Shoah à l'éclipse de Dieu. Amy dira : « *Je crois n'avoir été qu'une réverbération de ce ciel mauve, sans Dieu, de ce ciel gros des gaz des usines de Flint ou de Dearborn.* » Nous ne pourrions en finir avec le jugement de l'histoire que lorsque nous aurons réussi à purger le ciel de l'air. Car ce ciel, en fait, n'en est pas un, ce n'est qu'une masse d'air finie qui ne possède plus rien de l'infini des Cieux religieux. Il n'y a rien au-delà de l'air, le ciel n'est fait que d'un ensemble de particules, et ce ciel vide est celui du judaïsme que la barbarie sans nom de la Shoah a rendu impossible, c'est aussi celui de la chrétienté qui n'a pas résisté à la modernité. Ce ciel désenchanté appartient aux hommes et ils ne savent qu'en faire, sinon en respirer l'air vicié ou le parcourir comme le fait Amy, devenue cette pilote de ligne sans conviction qui pourrait, rappelle-t-elle, faire à tout moment s'écraser son avion bondé de passagers, sans remords. La seule esquisse de solution à cette errance de globe-trotter mélancolique, elle l'a trouvée en Inde, où ni la pollution immonde du Gange, ni l'odeur infecte de cette atmosphère remplie des particules de corps que les Hindous immolent au bord du fleuve sacré ne parviennent à corrompre la pureté de ces rituels de deuil. Le Gange emporte les morts, laissant les vivants en paix avec eux-mêmes.

La mère de tout

S'enfonçant dans une terre meuble qui restitue les corps disparus, écrasée par un ciel empoisonné par

les cendres des morts, la banlieue se révèle plus mince et fragile qu'on n'aurait jamais pu l'imaginer. Ses habitants deviennent méprisables, car ils sont coupables de croire encore au visible et à la réalité matérielle, demeurant insensibles à l'histoire qui se refoule et à la mémoire qui s'accumule et se condense autour d'eux en ombres de grands-parents et en poussières d'holocauste. Mais ces personnages se montrent également étrangement vulnérables dans leur maladresse à saisir le réel. « *Les morts continuent leur existence. Et c'est bien là toute la tragédie des vivants, ne pas pouvoir vivre dans l'ignorance de ceux qui sont venus avant eux. C'est bien là mon terrible fardeau que d'être née dans ceux qui ne sont plus et de ne rien faire pour eux. Sauf accepter de les entendre se plaindre et hurler. Quand cela finira-t-il? Et comment empêcher ma fille de porter en elle les morts qui ne se décomposent pas?* »

Parce que dans ce roman, le ciel et la terre sont immenses et menaçants et parce qu'ils écrasent leurs habitants, minuscules entre les deux, on se doit de remarquer à quel point *Le ciel de Bay City* possède une filiation avec l'imaginaire américain de la difficile occupation du territoire face à l'immensité de la nature et à ses déchaînements. À cette exception que ce territoire n'est plus uniquement géographique, il est psycho-géographique, historique et familial. Impossible à habiter, il ne peut être occupé que dans l'errance, dans ce parcours géographique qui tente l'impossible pour faire coexister le refoulement et l'apaisement.

Amy n'est ainsi pilote que pour se maintenir en mouvement, cherchant un moyen de réunir à nouveau le ciel, la terre, les morts et les vivants. Mais y a-t-il seulement un espoir de sortie? Le roman nous donne une piste à travers la figure de la mère qui s'esquisse dans le personnage d'Amy devenue adulte. Par ses nombreux déplacements, Amy construit peu à peu cette figure originale d'une mère affectueuse et bienveillante qui souhaite littéralement prendre l'air dans ses bras pour en apaiser les cendres et qui visite le camp d'Auschwitz dans l'espoir d'apaiser le souvenir des millions de morts qui chargent l'atmosphère du lieu. Le personnage d'Amy ne sera apaisé que lorsqu'il sera devenu cette mère totale qui veille sur cette lignée et qui, parce qu'elle a transité par les camps d'extermination, excède sa seule famille pour s'étendre à toutes les victimes de l'histoire. Une telle figure de mère est-elle seulement possible ou ne peut-elle jamais demeurer que de l'ordre du fantôme? La suspension de la distinction entre le réel et l'imaginaire dans le récit fait tomber cette question, ou plutôt la condense comme dans un rêve, dans une scène finale horrible, impossible et émouvante à la fois, que je ne raconterai pas ici, pour ne pas ruiner le plaisir du lecteur et aussi parce que le rêve duquel cette scène provient ne nous appartient pas, nous qui demeurons inexorablement englués dans cette réalité de la banlieue nord-américaine, dans ce quotidien propre et constamment neuf où l'histoire refuse d'adhérer et où les guerres et les atrocités de l'histoire ne nous atteignent que dans la distance d'un rêve télévisé, dans le meilleur des cas. ☹

THÉÂTRE

L'importance des choses inutiles et périlleuses

PAR JACQUELINE BOUCHARD

CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE

Québec, du 26 mai au 13 juin 2009.

Le Carrefour international de théâtre fête en 2009 ses dix ans en embrayant sur une fréquence annuelle et devenait ainsi le seul événement de théâtre contemporain au Québec fonctionnant à ce rythme. Pour souligner ce fait marquant, on annonçait un programme sous le signe des retrouvailles, des complicités, des rencontres coups de cœur puisées dans les éditions antérieures. De l'émotion, en somme. Mais il y a autre chose. Sous la direction artistique de Marie Gignac, le Carrefour entame sa deuxième décennie animé d'une énergie nouvelle.

Les trois dernières années ont été mouvementées : après l'épisode de 2006 où la survie de la manifestation fut mise en péril, il y a eu le départ de Brigitte Haentjens à la codirection artistique puis, en 2008, une neuvième édition dans le souffle des célébrations du 400^e anniversaire de Québec. À l'heure des bilans récents, on dresse le portrait d'un festival mature qui s'est acquis la confiance du public et qui, pour cette raison, peut se permettre de prendre des risques. C'est le rôle du Carrefour, dit Marie Gignac, d'explorer des avenues diverses qui contribuent à développer la curiosité des gens. L'organisation bénéficie par ailleurs de l'appui de

